

Le tabernacle

« Oui, il est là, je le crois. Oui, je le crois et je vous adore, ô mon Dieu ! Je le crois aussi fermement que si je vous voyais en personne. Comment cela se fait-il ? Quel est le mode de votre présence ? Par quel miracle vous trouvez-vous renfermé vivant dans cette petite hostie qui paraît inanimée ? Comment vous y trouvez-vous tout entier dans un pain rétréci à nos yeux ? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est que vous l'avez dit et, parce que vous l'avez dit, je le crois. » (sermon prononcé à l'église Saint-André, manuscrit cité par Yves Musset dans une étude sur « Le Père Chevrier et l'Eucharistie », juillet 2000).

Le tabernacle est le troisième lieu privilégié où le disciple de Jésus-Christ va pouvoir se laisser convier à la foi, à l'adoration, au cœur à cœur aimant. Avec le mystère de l'Incarnation dans la crèche et celui de la Rédemption par la croix : le mystère de l'Eucharistie, c'est-à-dire celui de la Présence du Ressuscité aujourd'hui au milieu de nous.

Antoine Chevrier venait souvent se mettre en prière au pied du Tabernacle, comme autrefois Saint François d'Assise qui fut peut-être à l'origine de cette dévotion. Le Père François Duret, qui fut son premier successeur à la tête du Prado, a laissé des notes personnelles écrites en 1895, où il évoque le Père Chevrier adorant le Christ-Eucharistie : « Comme notre bon et vénéré Père était habituellement pénétré de la présence de Notre-Seigneur au très saint Sacrement ! Quand il entrait dans notre petite chapelle et, en général, dans une église (...), il cherchait immédiatement du regard le saint Tabernacle. Ce regard – on le sentait – était un acte de foi et d'amour. Il s'avancait ensuite avec dignité, recueillement, sans bruit, sans affectation, glissant légèrement comme une ombre, tout pénétré de la pensée du Maître, quelques fois les yeux baissés, d'autres fois amoureusement dirigés vers le Tabernacle. (...). Un colloque de quelques instants s'établissait entre Notre-Seigneur et lui. Ordinairement ses yeux étaient fermés : il priait ; et souvent son visage prenait dans ces moments une expression de majesté et de rayonnement. Plusieurs fois j'en ai été saisi ».

Cependant, l'Eucharistie, pour le Père Chevrier, n'est pas « seulement » le mystère d'une présence de Dieu parmi nous, devant lequel il convient de croire et d'adorer : elle est aussi mystère de communion avec le Seigneur. L'hostie n'a pas pour vocation d'être d'abord « regardée » : elle doit avant tout être mangée. Cet autre extrait de sermon prononcé à Saint-André par Antoine l'exprime sans ambiguïté : « Lorsque le Sauveur institua ce sacrement, il ne l'établit point pour se faire adorer seulement, pour vivre au milieu des hommes, pour se laisser exposer à la vénération publique. Il ne dit pas à ses apôtres : « Vous me renfermerez dans vos tabernacles ; vous m'enfermerez dans des vases précieux ». (...). Il leur dit : « Prenez et mangez : ceci est mon corps. Ma chair doit être pour vous une nourriture et mon sang un breuvage. Je suis l'aliment de votre âme ».

Dans une autre prédication du Père Chevrier dont le texte a été conservé, celui qui était encore l'aumônier de la Cité de l'Enfant-Jésus s'interroge sur les conditions d'une communion régulière : « Faut-il être saint pour communier souvent ? Non, mais avoir l'intention de le devenir. « Je communie souvent, disait saint François de Sales, parce que je suis imparfait ; mais c'est pour devenir parfait ». Je n'exige point d'autre disposition de vous que celle de n'avoir point de péché mortel et d'être dans la disposition de n'en point commettre. Les personnes du monde ont besoin de communier peut-être plus souvent que les religieux. Le soldat au combat a besoin de plus de courage et de munitions que celui qui est au repos. La confession n'est que le moyen, on communie tant qu'on n'a pas de péché qui empêche ;

quand on en a, on se confesse. Tant qu'on se porte bien, et qu'on peut manger, on ne va pas voir le médecin » (Passage cité par Jean-François Six dans sa biographie).

Car à l'époque où Antoine Chevrier parle ainsi, la communion n'est pas pratiquée fréquemment par les fidèles catholiques. L'Église de ce temps estime que l'accès au sacrement de l'Eucharistie demande des conditions de préparation et de purification bien difficiles à remplir par la majorité des gens. Il faudra attendre le début du XX^{ème} siècle et le pape Pie X pour que soit progressivement remise en vigueur la communion fréquente pour les catholiques pratiquants. Mais au temps du Père Chevrier, divers courants dans l'Église se manifestent, qui vont permettre cette évolution. La « révolution », en fait, est venue de l'audience acquise progressivement par la « Théologie morale » du Napolitain du XVIII^{ème} siècle Alphonse de Liguori (canonisé en 1839). Pour lui, communier n'est plus une récompense destinée aux « justes », mais une aide pour les faibles qui sont conviés, par la confession et la communion fréquentes, à marcher dans la voie de la régénération morale. A Lyon particulièrement, les capucins du quartier des Brotteaux (auquel le Père Chevrier fut très lié dès les débuts de son ministère, notamment parce que se trouvait parmi eux son confesseur, le Père Bruno de Vinay), ont commencé dès les années 1850 à promouvoir la préparation des adolescents à la première Communion. Surtout, a vécu dans l'ancienne « capitale des Gaules » le Père Pierre-Julien Eymard (devenu lui aussi, en 1963, un saint officiel de l'Église), fondateur de la Congrégation du Saint-Sacrement. Le Père Eymard passa toute une partie de sa vie à parcourir la France pour prêcher le Christ-Eucharistie. Antoine Chevrier et lui se sont rencontrés à plusieurs reprises, et le fondateur du Prado était prêt à confier ses enfants se préparant à la première Communion aux pères du Saint Sacrement, ce que ne souhaita pas l'archevêque de Lyon.

Antoine Chevrier a donc incontestablement apporté une véritable contribution à ce mouvement de retour à la communion régulière (d'aucuns en ont même fait un inspirateur de la création des Congrès eucharistiques internationaux organisés à partir de 1881). D'ailleurs, durant longtemps, on va considérer que son œuvre principale a été « l'œuvre de la première Communion », et on le regardera comme un précurseur et un prophète en ce domaine. Entre 1861 et 1879 (année de la mort du Père), quelque deux mille cinq cent jeunes de douze à vingt ans (deux tiers de garçons, un tiers de filles) ne sont-ils pas passés par le Prado pour se préparer à la première Communion ? Des adolescents qui, parce que trop pauvres, pas assez instruits, considérés aussi comme « trop vieux », n'auraient pas eu accès, autrement, à la rencontre du Seigneur dans l'Eucharistie.

L'Eucharistie, pour Antoine, est sans nul doute une « extension de l'Incarnation divine ». Par ce sacrement, Jésus « vient renouveler dans notre âme tout ce qu'il a fait sur la terre dans son Incarnation : naissance, offrande, expiation... ». Alors que « dans l'Incarnation, il se change en nous ; dans l'Eucharistie, il nous change en lui ». Antoine Chevrier voyait ainsi dans la communion le moyen pour le baptisé d'être intimement uni à Jésus-Christ et, par lui, à son Père. Par la communion, chaque chrétien peut devenir, en quelque sorte, « un autre Christ », Jésus venant comme « se reproduire en nous ».

Texte à méditer : Jean 6, 22-58

Jésus leur dit :

« Moi, je suis le pain de la vie.

Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ;

celui qui croit en moi n'aura jamais soif.

Mais je vous l'ai déjà dit : vous avez vu,
et pourtant vous ne croyez pas.

Tous ceux que me donne le Père viendront jusqu'à moi ;

et celui qui vient à moi, je ne vais pas le jeter dehors.

Car je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté,
mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.

Or, telle est la volonté de Celui qui m'a envoyé :

que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés,

mais que je les ressuscite au dernier jour.

Telle est la volonté de mon Père :

que celui qui voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ;

et moi, je le ressusciterai au dernier jour. »

Moi, je suis le pain de la vie.

Au désert, vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts ;

mais le pain qui descend du ciel est tel que celui qui en mange ne mourra pas.

Moi, je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour la vie du monde. »

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure en lui.

De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père,

de même celui qui me mange, lui aussi vivra par moi.

Tel est le pain qui est descendu du ciel : il n'est pas comme celui que les pères ont mangé.

Eux, ils sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement. »